

LITTLE SENEGAL

Le grand homme dans le labyrinthe de Harlem et de la mémoire noire
L'interprétation magique de Sotigui Kouyaté est le foyer de cette quête complexe des racines dans un monde très actuel.

Film Français de Rachid Bouchareb. Avec Sotigui Kouyate, Roschdy Zem.... 1h38

"*Sale macaque, t'as fait que la moitié du boulot, espèce de feignant...*" Les insultes racistes pleuvent sur le garagiste noir. Elles sont proférées par un client... tout aussi noir. Mais celui-ci est américain tandis que celui-là a récemment quitté l'Afrique occidentale et s'est installé à New York. Le paradoxe, révélateur d'une tendance profonde à la ségrégation violente et méprisante dans la société américaine, au-delà de la couleur des peaux, était le ressort dramatique du récent film de Spike Lee, *The Very Black Show*. C'est l'une des pistes qu'explore l'étonnant quatrième film de Rachid Bouchareb. On le savait passionné par l'Amérique depuis son premier long métrage, *Bâton rouge* (1985); on savait grâce à tous ses films (*Cheb*, 1991, *Poussières de vie*, 1994) combien le hantent les questions de métissage, d'appartenance, de rencontres et de conflits entre les cultures. On craignait que, comme cinéaste (Bouchareb est aussi, avec son partenaire Jean Bréhat, un excellent producteur), l'importance des sujets ne prenne chez lui le pas sur la capacité à inventer une mise en scène à leur hauteur. Ce que vient démentir de belle manière *Little Sénégal*. Deux atouts majeurs servent ce projet ambitieux: sa complexité et son interprète principal, Sotigui Kouyaté. Celui-ci joue le rôle d'Alloune, Sénégalais qui se considère comme Africain et surtout comme Dioula. Il est guide à la Maison des esclaves, dans l'île de Gorée, où il raconte aux touristes noirs américains comment leurs ancêtres communs ont été enlevés pour être envoyés, enchaînés, construire le Nouveau Monde.

UN POÈME EN MARCHÉ

Il dira qu'il a rêvé d'un de ces ancêtres, et que c'est pour cela qu'il est parti. Parti, à son tour, aux États-Unis, sur la trace de ceux de sa famille qui deux siècles plus tôt ont été esclaves. Il va retrouver les traces de leurs descendants, en Caroline du Sud puis, et ce sera l'essentiel du film, à New York. Le personnage pourrait paraître artificiel à force d'être chargé de symbole en même temps que de mission, s'il n'était incarné par Sotigui Kouyaté. C'est un poème en marche, cette silhouette longiligne arpentant les allées sablées du Deep South avec sa gabardine et son cartable. Impossible de dire cette lenteur, et cette vitesse, il faut percevoir cette raideur de statue, de totem, et cette souplesse d'athlète, de guerrier. Il faut ressentir la manière absolument paradoxale d'exister à l'écran qu'a le comédien, à la fois presque trop présent et absolument fantomatique, se mouvant

dans un autre espace-temps, soumis à une autre pesanteur. Immobilité, il palpète de tout son corps; en mouvement, il semble le plus stable des repères. On pense à un arbre, et au vent.

Personne d'autre ne sait faire ça au cinéma. Il est d'ailleurs arrivé que cette manière d'être devienne un handicap, pour l'acteur et pour les films dans lesquels il jouait, lorsque le cinéaste ne savait que faire de cette présence-absence excessive et perturbante. Bouchareb sait. Ce mystère longiligne et ambulant est l'indispensable contrepoids de la savante machination critique qu'il a ourdie avec son scénariste, Olivier Lorelle. Dans un premier temps, on assiste au démontage implacable des "*valeurs*" dominantes américaines, fondées sur l'individualisme, la compétitivité et la méfiance.

Alloune retrouve son neveu (le garagiste, vite démissionnaire, évoqué au début) et sa compagne à New York, puis Ida la descendante de ses ancêtres, qui a encore plus de cheveux blancs que lui, tandis que Roschdy Zem manigance un mariage blanc (sic) avec la standardiste des Taxis de Harlem. Alloune oppose à la brutalité locale ses valeurs traditionnelles d'entraide, du sens collectif et de la solidarité. Il parvient à convertir la revêche Ida, noue une idylle avec elle en même temps qu'il l'aide à retrouver sa petite fille, adolescente enceinte et en rupture de ban, moral et social.

DISTANCE CRITIQUE

La suite du récit va recouper d'autres contradictions, en se défiant toujours de tout angélisme outre le racisme, l'oppression issue de la tradition aussi bien que la misère engendrée par la modernité, la difficulté à établir une grille d'interprétation cohérente du comportement d'autrui, les dangers d'adhérer sans distance à toute croyance. Ces innombrables rebondissements donnent au film sa dynamique, en même temps que son intégrité, sans aucun manichéisme. Bouchareb parvient à accompagner simultanément les personnages qui gravitent autour d'Alloune, chacun selon son orbite propre; il donne aux figures secondaires, hommes et femmes, francophones et anglophones, de véritables rôles que chaque interprète défend remarquablement. Les événements qui constituent la trame de *Little Sénégal* appartiennent au mélodrame. Leur nombre et leur diversité, la manière dont ils sont agencés, engendrent un mouvement permanent entre émotion immédiate et distance critique. Ainsi le film réussit-il le prodige de toucher ses spectateurs tout en leur ouvrant un espace de réflexion et de liberté.

J.-M. F.